

Les Hommes du Jour

Annales Politiques, Sociales, Littéraires et Artistiques

Dessin de POULBOT



CHEZ LES FOUS

- Celui là, c'est un des jurés de Rouen.

du Jour
SANTÉ -
SERVER
:
vé, Jaurès, Drumont,
Béroulède, Combes, Ra
épine, Sembat, Bunan
iranger, Vaillant, Pau
Pouget, Manjan, J
ant (d'Ivry), Rourie
a, Brousse, Lockroy,
P. Bourget, M. Ailla
Ch. Malato, H. Mare
A. Donnay, Griffuelho
ce.
Jules Renard, Lucie
G. Thomson, Amlican
rance.
ges Lygnes, Constant
Kropotkine, Nicolas B
rrer, Ferrer (spécial),
Saint-Saëns, Dejardin,
Charles Benoist.
ctor Augagneur, Dou
ll, Paul Robin, Alfred
altry, Marcel Prévost.
Léon Bloy, Mascarene
A. Zévaco, Lafferr
evé.
us, Gémier, Pierre Loti,
Alphonse XIII, Beau
Jacques Dhur.
Étienne, Kenfer, La
Le 606 et l'Avarie
Albert Carré, La
nco, 20 centimes
anco, 15 centimes
ranco, 1 fr. 95
ranco, 1 fr. 85
ranco.
uvre, PARIS
Crédit
S
MEUBLES
LES . . .
MOIS DE
ger
oucher
caux
avail
ete.
upérieure
arantie
de la banlieue
ande, par un
vines sont grida
a désirent, des
chaque article,
est payable en
ter du mois de
mes du Jour
PARIS
3^e ANNÉE
Décembre 1910 - N° 152

L'Affaire DURAND

ADRESSER TOUT CE QUI CONCERNE LA RÉDACTION ET L'ADMINISTRATION A :
Henri FABRE
20, Rue du Louvre, Rue Saint-Honoré, 131, PARIS (1^{er})

Téléphone
321-42

ABONNEMENTS :

UN AN.....	6 »
SIX MOIS.....	3 »
ÉTRANGER	
UN AN.....	8 »
SIX MOIS.....	4 »

L'AFFAIRE DURAND

S'il ne s'agissait, en l'occurrence, de l'existence d'un homme, d'un des nôtres, il faudrait bénir cette affaire monstrueuse. Pour la première fois, depuis quarante années de République bourgeoise, la bataille sociale, qui se poursuit obstinément entre les heureux du Capital et les parias du Travail, prend un caractère d'évidence qui frappe et éblouit jusqu'aux plus aveugles. Pour la première fois, éclate au grand jour, toute la stupidité haineuse de la classe dirigeante. Jusqu'à présent, la bourgeoisie au pouvoir, masquée d'indulgence et de générosité, s'efforçait de dissimuler ses colères et ses frousses. Elle opérait, discrètement, dans l'ombre, à chaque occasion qui lui était fournie. Elle opérait surtout sur les petits, les anonymes, ceux qu'on peut bâillonner, étrangler, tuer paisiblement et sans grands risques. Voyez les poursuites et les condamnations obtenues contre les chasseurs de renards. Ils peuvent être comptés par centaines, ceux qui, en province comme à Paris, tombent obscurément sous les coups de notre admirable justice de classe. Mais les autres, les militants connus, les meneurs, les directeurs des mouvements, les représentants, la Bourgeoisie se gardait soigneusement d'y toucher. Cela aurait fait trop de bruit, créé de la perturbation. Cela ne pouvait s'accomplir qu'en plein jour, avec la Cour d'assises offerte comme tribune à l'adversaire, avec le scandale et la publicité. Et les bourgeois se souciaient fort peu de se lancer dans une aussi dangereuse aventure. Ils préféreraient attendre, laisser passer. Prudence est mère de la sûreté.

Mais aujourd'hui, cette attitude n'est plus possible. La bataille est trop âpre. Les revendications prolétariennes deviennent de plus en plus pressées ; les grèves se succèdent ; les violences se multiplient. Les travailleurs paraissent décidés à aller jusqu'au bout et à ne négliger aucune arme pour aboutir à la victoire. Devant cette formidable menace, la Bourgeoisie affolée oublie toute prudence. La peur au ventre, les yeux troubles, elle a recours à la poigne. Il faut qu'elle se sauve ; il le faut à tout prix. Et, en attendant la répression en masse, les fusillades et les déportations, les bourgeois apeurés s'efforcent, en guise d'holocauste, d'offrir à l'Ordre et à la Conservation sociales, la tête de l'ouvrier Durand, coupable simplement d'être un militant syndicaliste.

On connaît à peu près l'histoire. En voici, d'ailleurs, — succinctement, — les détails tels qu'on peut les trouver dans la *Vie Ouvrière*, où le secrétaire de l'Union des syndicats du Havre, le camarade Géezoms, les a clairement exposés.

Remontons d'abord jusqu'à l'origine de la grève des charbonniers et examinons-en les causes. Les charbonniers forment, au Havre, deux catégories. Il y a, d'une part, ceux qui travaillent à bord, au déchargement du charbon, et qui ne sont occupés que lorsqu'il y a des bateaux à décharger, soit trois jours environ sur sept. Ceux-là gagnent dans les vingt-sept francs par semaine. Depuis l'installation des *crapauds*, sortes de bennes automatiques se chargeant toutes seules, ces malheureux ont vu leur travail se réduire encore. Ils chôment des semaines entières, couchant dans des wagons, mangeant au fourneau économique, vivant au petit bonheur. Dans cette première catégorie, l'alcoolisme sévit naturellement et dans la proportion effrayante de 90 p. 100.

Il y a, ensuite, les ouvriers des chantiers qui mettent le charbon en sacs et le livrent en ville. Ceux-là gagnent 5 fr. 50 par jour et travaillent six jours par semaine. En tout, on compte, au Havre, près de 7.000 charbonniers.

Jusqu'à ces derniers jours, les charbonniers se tenaient, ou à peu près, en dehors des luttes syndicales. Ils possédaient à peine un embryon de syndicat. Le renchérissement

des denrées, de multiples grèves dans les autres corporations, éveillèrent leur attention, jusqu'au jour où, brusquement, l'installation d'un nouvel appareil à décharger vint les menacer et aggraver leur situation. Il faut dire que cet appareil, fourni par un industriel du nom de Clarke, est à même de débiter sans interruption 150 à 200 tonnes de combustible à l'heure et d'accomplir ainsi le travail de 150 ouvriers. Comment s'étonner, dès lors, de voir les charbonniers s'inquiéter et, sans prendre position contre le nouvel appareil, réclamer une augmentation de salaire de 1 franc par jour ? Contre le chômage fatal occasionné par le machinisme, ils n'avaient pas d'autres garanties. Jamais grève ne fut mieux justifiée. Mais les charbonniers, à peine armés pour la bataille, devaient trouver devant eux de redoutables forces, parmi lesquelles et au premier plan, la puissante Compagnie Générale Transatlantique. Aussi la bataille menaçait-elle d'être chaude. A la tête des charbonniers, Jules Durand, leur secrétaire, multipliait ses efforts, risquait des démarches chez le député Siegfried, chez le maire Génestal, récoltait des gros sous pour les grévistes. C'était lui l'âme de la grève, l'homme dangereux, l'ennemi désigné aux coups des puissances patronales.

Brusquement se produisit l'incident Dongé. Nous disons incident à dessein. Dans cette malheureuse ville du Havre, les quais du port fourmillent de cabarets, l'alcoolisme triomphe et des rixes mortelles, dans le genre de celle où succomba Dongé, sont fréquentes. Nul ne s'en étonne ni préoccupe outre mesure. Les magistrats se contentent de distribuer quelques années de prison et c'est tout.

Le charbonnier Dongé était précisément une brute alcoolique. Père de trois enfants, il avait abandonné sa femme et ses gosses. Traître, par surcroît, il travaillait pendant la grève, en qualité de chef de bordée à la Compagnie Transatlantique. Le 9 septembre, jour du drame, cette sombre brute venait d'accomplir deux jours et deux nuits de travail sans prendre aucun repos. Tout l'après-midi, il avait couru de cabaret en bouge, buvant, menaçant ses camarades grévistes et montrant à tous un revolver et des cartouches achetés, ce jour même, on n'a su dire pourquoi.

Le malheur voulut que ce brave ouvrier, abominablement saoul, se heurtât, vers le soir, à d'autres charbonniers presque aussi ivres que lui. Comment se passèrent exactement les choses ? On l'ignore. Il y eut bataille. Dongé était armé. Les autres n'avaient que leurs poings. Bref, Dongé jeté à terre fut assommé, piétiné ; il mourut le lendemain à l'hôpital et ses adversaires arrêtés étaient conduits au poste de police, où, vu leur état d'ivresse, on ne put procéder à leur interrogatoire.

Telle est l'histoire. Incident banal. Rixe vulgaire d'ivrognes, telle que la ville du Havre en connaît de trop nombreuses. Mais l'occasion n'était-elle pas excellente, unique, merveilleuse pour crier à la tyrannie syndicale, pour dénoncer la chasse aux renards, les violences grévistes et surtout, ah ! surtout ! pour essayer de se débarrasser de Jules Durand et de décapiter ainsi le syndicat !

Dès le lendemain, en effet, une feuille du Havre : le *Havre-Eclair*, partait en guerre et bientôt toute la presse marchait à sa suite. Puis une enquête impartiale (!) et soignée était confiée à l'agent général de la Transatlantique, le nommé Ducrot. On voit d'ici ce que cette enquête pouvait donner. Le larbin du patronat s'arrangea pour recueillir quelques témoignages intéressés. Le dimanche matin, on arrêtait Durand, secrétaire du syndicat ; Gaston Boyer, trésorier, et Henri Boyer, secrétaire-adjoint. Avec eux les charbonniers Mathien, Couillandre, Bauzin, Lefrançois, tous quatre inconnus au syndicat

LES HOMMES DU JOUR

Le procès établit nettement l'innocence de Durand et des frères Boyer. Les seuls témoins à charge qu'on put trouver contre eux furent de pauvres diables de charbonniers, sans le sou et sans conscience, auxquels on payait le voyage et qu'on comblait d'argent (1). On ne trouva même pas de policiers pour déposer. M. Henry, chef de la sûreté du Havre, vint, en effet, déclarer devant la Cour de Rouen que « jamais aucun rapport de police n'avait établi auprès de lui qu'au syndicat on avait voté la mort de Dongé ».

Car toute l'accusation était là : On accusait Durand d'avoir conseillé, selon les uns, fait voter, selon les autres, la mort du renard Dongé. Les témoins, cependant, ne purent se mettre d'accord. Georges Dumont déclare qu'on n'a pas voté la mort. Tacantin affirme qu'on l'a votée à mains levées. Et les contradictions s'accroissent. Notons que la fameuse réunion où, d'après les témoins, on aurait voté la mort est du 14 août. Le meurtre est du 9 septembre. Il y a près d'un mois d'intervalle entre les deux faits. On aurait donc employé tout ce temps à préparer laborieusement la mort d'une brute alcoolique et le jour venu, on aurait confié l'opération à des ivrognes désarmés ! Tout cela ne tient pas debout. Il est inutile de discuter sérieusement de semblables inepties.

Le résultat du procès est connu. Il s'est trouvé douze crétiens pour ne rien comprendre aux débats, pour déclarer, en leur âme et conscience, que Durand était coupable et, le monstrueux verdict prononcé, pour s'affoler et réclamer l'indulgence.

Ah ! il y aurait des pages à écrire, à ce propos sur le jury républicain et bourgeois. Mais, ne nous égarons point. Il s'agit aujourd'hui de Durand.

Voilà donc un travailleur condamné à mort. Prétexte : Durand a tenu des propos menaçants au sujet de Dongé et poussé à l'assassinat de ce dernier. Motif véritable : Durand était l'adversaire actif, dangereux des puissances patronales ; il fallait le supprimer. Et l'on cherche aujourd'hui à justifier cette abominable condamnation à l'aide de la *complicité morale*. Mais, tout de même, la bourgeoisie sent qu'elle est allée trop loin. Elle a voulu frapper fort et elle a dépassé la mesure. L'exécution de Durand, ce serait plus qu'un monstrueux assassinat ; ce serait une de ces effarantes absurdités qui apparaissent à tous comme impossibles.

Maintenant, que va-t-on faire ? s'atteler à la révision du procès. Obtenir, non pas la simple grâce de Durand qu'on expédierait ainsi au bagne, mais la reconnaissance formelle de son innocence. Nous allons voir, à ce sujet, si les intrépides dreyfusards d'autrefois auront pour ce travailleur encore un peu de cette tendresse qu'ils témoignaient au capitaine. Mais qu'on n'y compte pas trop. Les travailleurs n'ont qu'à se mettre eux-mêmes à la besogne et il semble bien qu'ils l'ont compris, puisque, déjà, l'Union des Syndicats du Havre a déclaré que si « la révision du procès n'était pas chose acquise dans un délai de deux mois, la grève générale serait décidée » ; puisque Dunkerque s'est déclaré prêt à marcher lui aussi ; puisque d'autres villes vont suivre.

D'ici là, attendons. Attendons tout en agissant sur l'opinion par la voie de la presse et des meetings. Il n'y a pas autre chose à faire. Mais si dans deux mois au plus, Durand n'est pas rendu à la liberté, alors plus d'hésitation : en avant le chambard. Si les travailleurs de toutes caté-

(1) « Pour ceux qui, comme moi, ont fait le voyage de Rouen, en même temps que les témoins à charge, il ne saurait y avoir de doute. Ces charbonniers misérables, sans domicile fixe et sans garde-robe étaient tous nippés de frais. Tous portaient de superbes complets neufs. Ils firent le voyage non point seuls, mais avec leurs femmes et leurs enfants. Ces habitués du fourneau économique achetèrent à la foire de Rouen, force jouets pour leurs enfants force cadeaux pour leurs amis. » (C. GÉEROMS, *La Vie Ouvrière*, 5 décembre.)

gories ne se levaient pas unanimes pour arracher un des leurs à la mort ou au bagne ; si la grève générale n'éclatait pas dans toutes les corporations, d'un bout de la France à l'autre, ce serait à désespérer à jamais du courage et de la solidarité de la classe ouvrière.

En attendant aussi, retenons les noms des fripouilles responsables de la condamnation de Durand. En dehors des hauts patrons et des puissantes compagnies, il y a le nommé *Ducrot*, l'agent de la Transatlantique, qui a tout fait, tout mené dans cette affaire. Il y a le juge d'instruction Vernis qui, en cinq sec, a bâclé l'instruction et envoyé Durand aux assises. Il y a les douze ténébreux crétiens qui ont condamné sans savoir. Enfin, puisqu'on parle tant de complicité morale, il y a le renégat qui dirige la répression et sert la bourgeoisie contre le prolétariat. Nous retrouverons tous ces gens-là dans deux mois.

Donc, attendons. Il est impossible que Durand ne soit pas arraché à ses bourreaux. Le patronat s'aperçoit déjà qu'il s'est mis dans un mauvais cas. Il est tout prêt à céder. Mais, malgré tout, ne nous endormons pas dans un optimisme trop confiant. Préparons tout pour sauver Durand ou pour le venger. Il faut que la classe bourgeoise sache bien que l'affaire Durand ne fait que commencer. Nous en sommes à la préface. Si par aventure, la haine bourgeoise s'obstinaient sur le condamné à mort, l'affaire Durand pourrait bien prendre des proportions telles, qu'à côté, l'autre affaire, celle du Capitaine, n'apparaîtrait plus que comme un jeu de marmousets.

Et ce jour-là, on nous paierait cher la tête de Durand. Ce jour-là, gare aux renards de toute taille, de tout poil et de tout grade. Nous ne donnerions pas grand'chose de leur peau.

Victor MERIC

Dessin de Lucien LAFORGE.



— Je gagne 3 francs par jour à garder des millions toute la nuit.

« **CHERS MAÎTRES** »

Pour fêter le centenaire de la restauration de leur « Ordre », Messieurs les avocats se sont réunis en un banquet solennel servi au Palais dans la salle que, sans doute, on appellera désormais des Re-Pas Perdus. A ce banquet il y avait Fallières et il y avait aussi Briand: et cette double présence, involontairement symbolique, suffit pour le caractériser:

Fallières, c'est-à-dire l'arrivisme lent, inintelligent peut-être, mais patient, inlassable et profitard, de petit avocaton d'arrière-province — arrivisme fait tout entier de transactions multiples et successives, d'intrigues et de complaisances;

Briand, c'est-à-dire l'arrivisme rapide, intelligent peut-être, mais fiévreux, avide et canaille, de fourbe quelques temps déguisé en honnête homme — arrivisme fait tout entier de trahisons répétées et cyniques, de reniements et de lâchetés.

Quelle éloquence — encore que par prudence sinon par pudeur le second ait dû se taire — dans la présence simultanée de ces deux anciens « chers maîtres », et comme elle montre de saisissante façon ce que la Politique — la Politique prise ici dans son sens le plus défavorable — a fait de cette profession et de ces professionnels.

La condition d'avocat repose sur le privilège. La Révolution qui voulut les abolir tous abolit aussi celui-là: mais il fut rétabli, et c'est sa restauration que la caste fêtait l'autre soir — avec une conviction d'autant plus sincère qu'elle procède de l'intérêt. Et cela tient presque du miracle que ressuscité en un temps où moins que jamais on ne se payait de mots, le Barreau ait pu se maintenir jusqu'à aujourd'hui avec la quasi intégralité de ses règles surannées, anachroniques, et ridicules.

Que le Barreau soit, plus peut-être encore que la Magistrature, un centre de réaction inlassable et têtue, comment s'en étonner? Il y va de son existence même. Les principes de saine démocratie appliqués à l'administration de la Justice et à la condition de ses auxiliaires entraîneraient sa ruine immédiate. Il ne se faut donc point étonner de voir ces prêtres défendre l'autel dont ils vivent.

Ne les avez-vous point vus, les « chers maîtres », dans le vestibule et les couloirs du Palais, les uns solennels et empressés, les autres sans-gêne et débarrassés, mais tous ridicules dans leurs robes aux ailes battantes, avec ce rabat semblable au jabot de quelque improbable volatile, la toque mal assurée et posée de guingois, trop large pour le cerveau rétréci ou trop étroite pour le front imprévu?... Ils sont là par petits groupes, par essaims, bourdonnant, pépant, jacassant, évoquant à l'esprit du visiteur effaré, les comparaisons les plus baroques. Oiseaux? Oui, peut-être. Car ici c'est la Cour, et là, je pense, la basse-cour... Mouches? Peut-être aussi. Noirs et multiples, agitées comme avant l'orage, et vrouissant contre les vitres. Fourmis? Peut-être encore. Empressées, fiévreuses, avides. Et toute cette activité, continue et bruyante, se meut autour de cette chose impersonnelle, dominatrice, profitable et infinie: la Loi! La Loi, inépuisable mine de fructueuses controverses, — d'où s'extrait l'Argent.

Ils sont, les chers — parfois très chers — maîtres, comme en une Société concessionnaire de la Carrière. Ils en ont reçu le privilège d'exploitation, et ils le défendent âprement. C'est la loi qui le leur a donné, et la loi ne le leur retirera pas de si tôt. Ils y veillent d'ailleurs: le chef de l'Etat, les ministres, les députés, les hauts fonctionnaires, sont de chez eux. La République troisième est une assemblée d'avocats attablés.

Victor SNELL

« **La Femme et le Pantin** »

* * *

O l'œuvre d'art que le roman,
Trainant son pantin sur la claie!
O l'œuvre de chair simplement
Qu'en fit la pièce de Frondaie!

Quand l'héroïne de Louys,
Enigmatique, fuit l'orgie,
Malgré les douros, les louis,
Nous traduisons: « Psychologie! »

Mais quand le théâtre ingénu
Nous affirme qu'elle est génisse,
Bien qu'elle nous montre son nu,
On s'écrie: « O la belle cuisse! »

Et plus bas: « O le beau néné! »
L'œil le palpe, en fait le cubage:
A nous Thaïs! A nous Phryné!
Nous devenons l'Aréopage...

Et pour le public égrillard
Il n'est plus ni pièce ni rôle,
Car la Chair nue a dit à l'Art:
— « Veux-tu te cacher, vilain drôle! »

C'est donc au troisième tableau
Qu'on voit cette cuisse prospère:
Le bon public — le beau salaud —
Pendant les deux premiers l'espère.

Et quand il a, tel un pacha,
Vu frétiller la chair pimpante
(Car tout Paris a pour Concha
Les yeux de Mattéo, le pante),

Ayant vu ça, nos bons Homais.
Ne regardent plus autre chose:
La pièce est pâle désormais...
La cuisse était tellement rose!

Ainsi le geste magicien
De Régina Badet ramène
Notre public très parisien
Aux us de la plèbe romaine,

Ecartant le voile aguichant
Sous qui la Beauté se devine
Et criant: « Interromps ton chant
Et déshabille-toi, divine! »

Nous y viendrons, n'en doutez point:
Ayant, depuis belle lurette
Vu le théâtre à coups de poing,
Nous le verrons à la muette:

Plus de texte, d'acteurs non plus,
Les danseuses mimeront les rôles;
Car, pour causer aux yeux goulus,
La Chair vaut toutes les paroles...

Guy METIVES

~~~~~

Pour la première fois, depuis trois ans, la signature de notre vieux camarade A. DELANNOY ne figure pas à la première page des *Hommes du Jour*. L'état de santé de notre ami ne lui a pas permis de nous donner son dessin cette semaine. L'excellent dessinateur POULBOT a bien voulu, avec sa bonne grâce habituelle, se mettre à notre disposition pour que les *Hommes du Jour* n'éprouvent pas d'interruption en plein succès. Nous l'en remercions vivement. Nous sommes certains d'être les interprètes de tous nos lecteurs, de tous ceux qui aiment Delannoy et pour son talent qui est grand et pour son caractère en lui adressant les vœux que nous formons tous pour un prompt et complet rétablissement.



## == L'ŒIL ÉLECTRIQUE ==

Or, en 1910, nous ne primes pas Saragosse ! C'était bon un siècle avant ! mais, sans nous vanter, je puis dire que nous eûmes l'œil.

Nous l'eûmes ! Je ne prétends pas affirmer que personne antérieurement n'avait jamais eu l'œil. Jusqu'à nous, des étudiants avaient l'œil chez le crémier ; des femmes avaient l'œil assassin ; des messieurs l'œil conquérant ; des policiers l'œil à signal, et des malins avaient l'œil américain.

Tous ces yeux-là n'y voyaient goutte à côté de l'œil dont la science russe nous dota. Grâce à ses découvertes, nous eûmes l'œil électrique.

La nouvelle parut dans le *Temps*. Il le fallait, sans cela elle eût trouvé des incrédules. Car c'était, comme je vous le disais, de Russie qu'elle nous arrivait, et en ce temps-là, il ne nous venait guère de Russie, que des demandes d'argent. Par exemple, il nous en venait beaucoup. Oh ! pour tirer l'argent de nos poches, ils n'avaient pas leurs pareils ! Nous gardions rancune aux Allemands de nous avoir rançonnés de cinq milliards, mais, nous aimions tant les Russes que nous leur en avions prêté seize et que cette chère amitié nous avait coûté plus que trois guerres. Les demandes d'emprunt, oui, nous y aurions cru tout de suite, car l'habitude en était prise. Mais l'annonce d'une découverte nous eut laissés plus sceptiques si elle n'eût porté l'estampille et le contre-seing du *Temps*. Le *Temps* était notre journal sérieux, et tous les gens sérieux qui le lisaient croyaient sérieusement tout ce qu'il imprimait.

J'ai connu des libre-penseurs, des athées qui ne croyaient ni à Dieu ni au diable, mais dont l'âme s'ouvrait aux révélations du *Temps*, avec une candeur de petit enfant.

Au début de décembre 1910, le *Temps* nous informa qu'un savant russe venait d'inventer l'œil électrique. Par le moyen d'un appareil, la vision humaine pénétrait partout, perçait d'épaisses murailles, forait les entrailles mêmes du sol, traversait les six kilomètres des grands fonds de l'Océan et y distinguait de grosses bêtes.

Nous qui n'avions vu de grosses bêtes qu'à l'œil nu, ou au travers de nos binocles, nous fûmes d'abord un peu ahuris. L'événement affectait chacun selon son tempérament. Ainsi le *Temps*, en nous faisant connaître cette découverte miraculeuse, ajoutait aussitôt qu'un patron installé dans son cabinet pourrait désormais sans quitter son fauteuil surveiller tous ses ouvriers dans toutes les parties de son usine. Voilà ce qui l'avait frappé. C'était l'œil électrique à l'usage du patron.

D'autres applications furent aussitôt entrevues. Et par dieu ! on n'avait pas attendu le savant russe pour y rêver ! Nous le connaissions déjà l'œil électrique depuis le Diable boîteux, depuis les Mille et une nuits ! Enlever par magie les toits des maisons comme la croûte d'un pâté ! Assister, voyeur indiscret, aux plus intimes ébats des habitants ! Regarder l'intérieur d'une grande villa comme un naturaliste observe la ruche ou la fourmilière au travers d'une vitre, mais c'est le rêve, c'est le roman, c'est l'ivresse ! Et dans quelle pataude Béotie est né le balourd qui s'est avisé de songer d'abord, en cette fantaisie paradisiaque, au patron qui pourra mieux surveiller ses ouvriers !

Tout le monde voyeur ! La nationalisation, que dis-je, l'universalisation des voyeurs ! Mais, par contre, tout le monde vu ! Chacun mis à chaque minute à la merci et sous l'œil de tous ses contemporains ! La voilà bien la

Vie au Grand air ! La vie en plein vent ! Mais songez à l'embarras des gardes-champêtres ! Le bruit courrait, en ces âges lointains, que le chef du gouvernement, un nommé Aristoloche, s'était fait jadis pincer par un garde-champêtre en train de folâtrer au beau milieu d'un pré. J'avais de braves camarades qui hochaient tragiquement la tête quand on leur parlait des trahisons d'Aristoloche, et murmuraient d'une voix mystérieuse : « C'était bien pis, allez ! Si vous saviez tout ! » Et quand on s'informait, ils vous révélaient qu'Aristoloche, en sa jeunesse, papillonnait en rase campagne. Heureux, leur répondions-nous, s'il n'eût jamais commis de crime plus grave ! Mais quand advint l'œil électrique, il fut évident que tout le monde allait passer à l'état d'Aristoloche aux prés de Saint-Nazaire, à moins de se confiner dans un ascétisme bien peu parisien ! Ceux qui espérèrent d'abord que l'œil électrique serait un frein moral et la terreur des libertins, furent vite déçus, comme vous l'allez voir.

Au premier bruit du prodige, je ne fis qu'un bond jusqu'au ministère de l'Instruction publique, afin d'y solliciter la mission officielle de vérifier la découverte et d'élaborer un rapport. Il eut été contraire aux bons usages qu'une telle invention fit son entrée dans le monde sans la consécration d'un rapport.

Je trouvai mon ami Maurice Faure très allumé. Ce distingué félibre était alors l'occupant du ministère. Il m'accueillit à bras ouverts, m'accorda séance tenante la mission, et nous partîmes à trois, car je fus accompagné de Steeg, rapporteur du budget de l'Instruction publique, et du sénateur Lintilhac. A Moscou, le président de la Douma, lui-même, tint à nous mettre en rapport avec l'éminent professeur Mathias Laënsblagg, le Créateur de l'Œil Electrique.

Mathias avait trouvé l'œil électrique, comme Newton a découvert la gravitation, en y pensant toujours. Il nous le confia volontiers dans toute l'ingénuité de son triomphe. Mme Mathias Laënsblagg était une admirable personne de type oriental, avec de grands yeux noirs, un profil énergique, un soupçon de duvet au coin des lèvres et un buste opulent. Mathias avait toujours été certain de son amour, mais il n'était pas si sûr que cet amour fut exclusif. Son extérieur n'était pas avantageux, disgrâce à laquelle les penseurs sont sujets. Les allures de sa femme étaient hardies et libres. Le bon Mathias ne déguisait pas assez son inquiétude. Il multipliait les questions, les interrogations, les enquêtes, et ce que Rabelais appelle si joliment les guettes et les espies ! Il rêvait, sinon de l'anneau de Hans Carvel, au moins d'une lunette merveilleuse qui lui permit d'apercevoir partout Madame Mathias et de la suivre de l'œil en tous ses déplacements. Parfois même, devant en esprit sa victoire, comme il arrive souvent, il lui criait d'un ton de menace : « Méfie-toi ! je l'ai mon œil ! je te verrai partout ! j'ai ma lorgnette en poche ! »

Mme Mathias lui riait au nez !

Quand il tint sa lorgnette, quand il l'eût là, dans les mains, quand il fit voir à sa femme le tsar en train de déjeuner au fond d'un palais-forteresse, quand il lui montra l'épouse du professeur Porphyre Antonovitch en train de déjeuner en cabinet particulier avec un lieutenant de Préobrajensky, Mme Mathias très remuée, se jeta dans les bras de son mari et l'accabla d'éloges. Toutefois, à travers ses félicitations, Mathias aperçut avec joie au fond de ses prunelles une lueur d'alarme et conclut un peu vite qu'il



était sauvé. Il crut avoir conquis du même coup la gloire et la sécurité.

Des maris par milliers pensèrent comme lui, sans compter les amants sérieux.

Finis le mystère des garçonnières, et le secret des rendez-vous ! Hélas ! ces braves gens déchantèrent, et l'aventure du précurseur Mathias fut celle de tous les autres. Pendant quinze longs jours, Mme Mathias fut le modèle des épouses rangées. Elle demeurait chez elle, ne courait plus les grands magasins, regardait ses amies à la lorgnette et brodait pour son mari des pantoufles en tapisserie. Mais il lui vint des fourmis dans les jambes ! et quand elle eut considéré vingt fois ses amies au bout de la lorgnette, elle fit réflexion qu'elle était une poire et que le professeur pouvait regarder tant qu'il lui plairait. Elle mit son chapeau, fila, passa l'après-midi dehors et trouva en rentrant le professeur fou de rage.

« J'ai vu ! » criait-il en brandissant sa lorgnette magique, « j'ai vu ! je t'ai vue ! misérable ! j'ai tout vu ! l'œil électrique ! tu l'avais oublié ! j'ai tout vu ! »

« Et puis après ? » riposta la belle Mme Mathias, très calme. « Ton œil électrique ! il a la berlue ! on y voit ce qu'on s'imagine ! Il faut regarder cela comme au théâtre ! tu as tout vu, n'est-ce pas ? Eh bien ! quand tu ne voudras pas voir, tu n'auras qu'à ne pas regarder ! »

Ainsi le professeur connut que la science elle-même est impuissante à réfréner l'amour. Nous en fîmes mention dans les conclusions de notre rapport, mais nous n'avions pas discerné toutes les conséquences, car en rentrant à Paris nous aperçûmes, au pied de l'obélisque, une énorme lunette, près de laquelle un groupe nombreux se pressait. Il ne s'agissait plus de regarder au télescope saturne, ni la lune à un mètre, mais au travers des murailles du Palais-Bourbon, on regardait les députés !

Nous pénétrâmes dans le Palais. L'aspect en était désolé. La buvette était vide, les couloirs déserts et les malheureux députés s'entassaient tous en séance, morfondus sous la pluie des discours et sages comme des images.

Ils étaient sous l'œil de l'électeur à perpétuité !

La Dame Blanche vous regarde !...

MARCEL SEMBAT

## De Tout un Peu

### Le complice

À la veille de son départ pour le Congo, d'où il nous revient aujourd'hui avec précipitation, M. Merlin rencontra, non sans l'avoir cherché, un ancien ministre qui connaît admirablement les affaires du Congo et en particulier l'affaire de l'indemnité de la N'Goko-Sangha. Mais notre gouverneur dut ressentir quelque regret d'avoir voulu cette entrevue car le ministre lui refusa la main et lui dit simplement :

— « Dans cette affaire, il y a des voleurs et un complice. Le complice, c'est vous ! »

### L'Avocat

IL n'y a pas de voleurs sans avocat. L'avocat c'est M. André Tardieu, ancien secrétaire d'ambassade, ancien secrétaire de Waldeck-Rousseau, et qui vient d'ajouter les titres cumulatifs de représentant, avocat, arbitre, et même rédacteur de la N'Goko-Sangha à ceux de rédacteur au *Temps*, employé de M. Jean Dupuy au *Petit Parisien* et fonctionnaire au ministère de l'Intérieur (inspecteur général adjoint des services administratifs : six mille francs, non logé). Si nos lecteurs

s'étonnent naïvement de ces cumuls, nous leur ferons remarquer d'abord qu'à de rares exceptions près tous les rédacteurs au *Temps* sont fonctionnaires, l'ont été ou le seront. Et s'ils estiment qu'un fonctionnaire devrait s'abstenir de plaider, de représenter ou d'arbitrer pour une société qui détrouse l'Etat, nous leur raconterons qu'un jour M. Clemenceau, qui cependant avait un peu plus de poil qu'Aristide, s'étant avisé de la contradiction qu'il pouvait y avoir entre le fait d'émarger à son ministère et de l'attaquer dans le *Temps*, M. Tardieu lui offrit bravement sa démission.

Et M. Clemenceau n'insista pas...

✱ ✱ ✱

### La « N'Goko Sangha »

M AINTENANT que nous avons évoqué le complice et l'avocat, arrivons au corps du délit. Il y aurait beaucoup à dire sur la N'Goko-Sangha, et nous dirons quelques petites choses la prochaine fois. Pour aujourd'hui nous parlerons seulement de la dernière assemblée générale. Oh très discrètement, car les sténographes des *Hommes du Jour* ont été expulsés comme celui de *l'Information*, et les journaux les plus malins ont tout juste pu savoir que les pertes s'élevaient à 22.000 francs cette année, soit un total de 150.000 francs environ, avec les résultats antérieurement acquis. Pourtant nous savons quelque chose de plus. Un actionnaire s'est élevé pour protester avec vivacité contre l'attribution à M. Mertayer d'une somme très importante — plusieurs centaines de mille francs — pour ses frais et démarches. Où diable ces centaines de mille francs ont-elles pu passer ? Les piaidoiries, arbitrages, brochures de M. Tardieu seraient-elles si coûteuses ? Ou bien... ? Cruelle énigme. Mais ce qui vous amusera certainement, c'est de savoir que le gouvernement entretient auprès de la N'Goko-Sangha un commissaire de surveillance qui naturellement n'a soufflé mot. Et pourtant, s'il y avait des bénéficiaires, l'Etat y devrait avoir sa part.

Celui qui a réclamé est un commissaire lui aussi. C'est tout simplement le commissaire de police du quartier. Il n'est intervenu, hâtons-nous de le dire, que comme actionnaire.

Tout de même c'est d'un fâcheux augure.

✱ ✱ ✱

### M. Etienne et le benzol

C OMMENT se fait-il que le benzol jouisse encore d'un régime de faveur et passe nos frontières en franchise, alors que le pétrole paye 12 fr. 50 par hectolitre ? Est-ce que l'usage que fait du benzol pour ses moteurs la Compagnie des Omnibus doit priver chaque année le budget de 3 millions de recettes ? Après tout, la Ville de Paris serait toujours libre d'accorder à M. Etienne la franchise des 11 francs d'octroi. Mais il est scandaleux que les contribuables soient ainsi condamnés à subventionner indirectement les entreprises de M. Etienne.

✱ ✱ ✱

### On réforme sur l'OE-OE

O N réforme à l'Ouest-Etat. M. Baugey, il y a deux ans, avait trouvé très spirituel d'abrèger tous les parcours sans se préoccuper de l'état des voies et du matériel. Ce beau geste nous a valu le gâchis et les accidents que l'on sait ! Il paraîtrait que M. Baugey est las de massacrer les infortunés voyageurs. Peut-être aussi le budget autonome des Chemins de fer réclame-t-il quelques ménagements et une sérieuse diminution du chapitre indemnités. Toujours est-il que l'on va, nous dit-on, cesser le jeu de massacre. Et, au moment où



## LES HOMMES DU JOUR

l'entrée en service de centaines de wagons et de locomotives sembleraient justifier enfin les horaires accélérés qui n'ont jusqu'ici figuré que sur le papier, M. Baugey vient de prendre une résolution héroïque. Ne pouvant faire arriver les trains à l'heure, il va adapter l'horaire aux retards des trains. Maintenant que les quelques cent millions de travaux sont amorcés et que l'O.-E. a la main dans la poche du contribuable, il ne prend plus la peine de nous tromper.

✱ ✱ ✱

### Marius ou le député non élu

IL commence à se constituer à la Chambre un groupe original : celui des députés qui n'ont pas été élus.

Légitimus, le bon nègre, et Géault-Ichad, le doux négrier, en étaient jusqu'ici les fleurs les plus odorantes. Une validation récente leur a adjoint un autre phénomène : Marius Devèze, député non élu du Gard.

Devèze représente, si j'ose dire, une des circonscriptions d'Alais. L'autre a pour député M. le comte de Ramel, royaliste impénitent, important homme d'affaires, nommé à peu près dans les mêmes conditions que Devèze.

Ces Messieurs, depuis un certain temps, ont pris l'habitude de s'élire entre eux. C'est plus simple, plus cordial. Et c'est plus facile, surtout.

Aussi pouvait-on voir, après la validation de Devèze, un groupe sympathique se former dans les couloirs de la Chambre. Le Comité y congratulait Marius, sous les regards envieux d'Ulysse Pastre, qui n'a pu, lui, hélas ! réussir sa petite opération aux dernières élections dans la circonscription voisine du Vigan. Deux inconnus joignaient leurs voix au chœur d'allégresse. L'un était, dit-on, un certain Josué Louche — en effet ! — c'est un ami intime de Devèze qui détient les fonctions de maire d'Alais. L'autre était, paraît-il, un nommé Balme, royaliste notoire qui fut adjoint quand de Ramel occupait la mairie.

Socialisme indépendant ! Royalisme authentique !

C'est toujours amusant, la cuisine méridionale — quelque fois un peu fort de piment.

✱ ✱ ✱

### Procès en contrefaçon

UN M. Guerchoux, qui est indubitablement un bien brave homme, a publié dans divers journaux une protestation contre un acte récent de la Fédération patronale du Bâtiment.

M. Villemin et ses acolytes ont lancé l'idée d'une C. G. P. — Confédération Générale Patronale — à opposer à la C. G. T. — Confédération Générale du Travail.

— Mais, s'écrie M. Guerchoux, la C. G. P., elle m'appartient ! *Voilà trois ans que je l'ai fondée ! J'en ai déposé les statuts le 30 mars 1907.* M. Villemin n'est qu'un abominable contrefacteur !

Et c'est d'autant plus touchant, cette protestation, que le papa de la C. G. P. — la vraie ou, si vous voulez, la plus ancienne — voulait faire de sa fille une créature d'idéale justice, de désintéressement et de bonté.

Les papas de la nouvelle ont une conception différente. Leur C. G. P. doit être un instrument de bataille, d'égoïsme brutal et d'oppression. C'est fâcheux, évidemment, c'est triste.

Seulement... c'est eux qui sont les patrons.

✱ ✱ ✱

### La révolution en fiacre

GRAND bruit dans le Cher. C'est Breton, la mule à Laudier, qui s'en va. — Eh bien, vous nous quittez, citoyen ? — Ah ! oui ! impossible de rester ! — Et pourquoi ? — A cause d'Hervé...

Quelques jours après, grand émoi aux Grandes-Carrières. C'est Turot qui s'en va. — Vous quittez la maison, citoyen ! Le café n'y est donc plus bon ? — Merci, je m'en fournis moi-même. Mais, comme je l'ai dit chez Cagniard, je ne puis rester plus longtemps à côté d'Hervé.

Et voilà Hervé changé en homme-prétexte !

Cependant ces deux-là, Breton et Turot, s'en sont payé du « scandale », plus que jamais Gustave, lui-même, n'en fit.

C'était il y a quinze ans — et plus —, du temps où l'un n'était pas encore gras et où l'autre était déjà long et maigre.

Breton villégiaturait à la Santé pour avoir dit beaucoup de bien de Caserio. Vint l'heure de la délivrance. Au moment où il franchissait les portes de la sombre demeure, il tomba dans les bras de Turot, Edmond Degay, Zévaès, Zimmer, etc., qui l'attendaient nantis d'un drapeau rouge, de gerbes de fleurs rouges et d'un fiacre dont la caisse était rouge.

Vous croyez que la bande joyeuse redescendit à Paris dans le fiacre. Par exemple ! On aimait trop les manifestations « scandaleuses ». Et Breton fut ramené au Croissant — à *La Petite République* — après avoir déambulé sur le Boul' Mich', non dans le fiacre, mais dessus, debout. L'immense Turot, à ses côtés, agitait le drapeau rouge.

Les bons journaux s'effarèrent : la révolution était descendue de la Glacière, dans un fiacre garni et surmonté d'insurgés...

Evidemment, ces bons journaux exagéraient.

✱ ✱ ✱

### Le singe qui montre la lanterne magique

APRÈS avoir malmené les cheminots, voici que la *Lanterne* dénonce méchamment les compositeurs français. Elle les accuse de vouloir boycotter la musique étrangère et, par là, de déclencher en Europe une guerre prochaine. A l'en croire, c'en serait fait de l'alliance russe, l'Allemagne fourbirait ses armes et l'Italie s'abandonnerait pour jamais dans les bras de la Triple-Alliance.

Et toutes ces balivernes parce que nos musiciens se plaignent de voir M. Carré, payé par nous, les sacrifier et réserver aux œuvres italiennes le tiers des représentations d'un théâtre national !

*Messieurs les beaux esprits, dont la prose et les vers  
Sont d'un style pompeux et toujours admirable,  
Mais que l'on n'entend point, écoutez cette fable  
Et tâchez de devenir clairs.*

Il y avait une fois un journal qui n'aimait pas M. Carré, ni Mme Carré, ni leur Auguste famille (voir la *Lanterne* des 13 et 20 décembre 1909, et, surtout le numéro du 28 mai 1910). Et ce journal leur disait leur fait à tous en termes dénués de galanterie. Or, depuis le 6 courant, le directeur de l'Opéra-Comique est devenu subitement le protégé dudit journal. Pourquoi ? Allumons la lanterne.

Pichon et Georges Clemenceau — chacun sait ça — sont amis comme Briand l'est avec Dujardin-Beaumetz (le quatuor se tutoie, même avant le dessert). La *Lanterne*, qui change plus souvent d'opinion que de chemise, n'a rien à refuser au ministre des Affaires Étrangères ni à l'ex-premier. Celui-ci a dit à celui-là : « — Mon petit, Carré va monter un ouvrage de moi, *Le Voile du Bonheur* ; donne l'ordre à la *Lanterne* de passer du noir au blanc et de laver au chlore Albert Carré. — Chef, rien de plus facile ; l'interprète principale de ton opéra est au mieux avec la feuille d'un sou : elle lui fera faire ce qu'elle voudra et ce que tu voudras. »

En effet, la *Lanterne* du 6 décembre a publié, en première page, deux grandes colonnes où M. Carré est blanchi jusqu'à la corde, et nos musiciens français traités de « compositeurs de quinzième ordre et de marchands de cacophonies. » C'est délicieux.

On demande quel est le singe et qui a éclairé la lanterne.



## LES JOUETS

\* \* \*

Avec Décembre, les vitrines des marchands proposent les féeries de Noël et du Jour de l'An. Et, comme on peut prêter aux riches, c'est-à-dire à ceux qui ont tout l'avenir, j'aime croire qu'il n'est pas un enfant assez sec d'imagination pour ne point goûter le délicat Poème des Joujoux. Pour ceux-là mêmes dont les frottements d'école ont usé la trame brillante des Belles Fables, la lumière des boutiques restitue les anciens enchantements...

On en trouve la preuve dans le succès que remportent les jouets près des enfants. Outre leur but immédiat qui est de les distraire, ce sont avec ces lettres merveilleuses qu'ils s'essayeront, petit à petit, à déchiffrer la Vie. Car, tout en flattant le goût de leur puérile clientèle, les ingénieux artisans impulsent leurs créations dans le sens de notre évolution. Et c'est pourquoi les jouets ont le reflet des victoires, des manies et des vices contemporains. Après les automobiles à clef et les cinémas remplaçant les lanternes magiques de nos pères, nous venons d'avoir les aéroplanes de bazar pour instruire les enfants illettrés des exploits glorieux de nos aviateurs.

\* \*

Le choix des enfants nous renseigne encore sur les qualités et les défauts de la future génération : le succès des armes, des panoplies, des uniformes trahit, chez les petits garçons, le goût factice de la parade et des honneurs médiocres, ainsi que leurs prédispositions aux héroïsmes patients ou violents. Cette ambition à paraître déjà autoritaires et chamarrés leur assigne parallèlement la vie des politiques, officiers, diplomates, académiciens.

Le besoin maternel de nos amantes ou de nos femmes se retrouve à l'origine de la tendresse des petites filles pour les poupées. Le bébé de porcelaine naît dans leurs bras et s'ajoute comme un membre grâce auquel elles font le geste éternel. Alors, *complètes*, elles se rattachent d'instinct à la sublime animalité des femelles dont le rôle est de nous prolonger. Et même si médiocrement qu'elles prêtent au petit être inanimé, de circulation, de chaleur, de force, de « vie » dépendant à la leur, elles se préparent, naturellement, en jouant, à l'admirable dévouement pensif des mères.

Cependant qu'à ces vertus lointaines, les jouets portent en eux, comme des mages subtils, l'initiation immédiate des enfants de la Merveilleuse Poésie. Pour peu que leurs esprits avides aient été enrichis déjà de tous les Croquemitaïnes, Loups-Garous, Pères-Fouettards, Chats-Bottés, Fées-Carabosses, Princes-Charnants, Marchands de Sable, ils auront bientôt fait d'imaginer, à la première vue de quelque ballerine en carton peint, la Forêt de Brocéliande bigarrée de foudres rudes et barbares, de fétiches divins, de génies miraculeux ; les apparitions amiables ou terribles, la magie charmante et fastueuse !

\* \*

Et, à cause des beaux artistes ainsi formés pour demain, nous pouvons, aujourd'hui, pardonner aux enfants moins bien doués de nous imiter jusque dans nos faiblesses, nos laideurs, nos sottises. Des garçonnetts pourront, impunément, revêtir, devant des parents inconscients, les uniformes de juges et de soldats, frapper brutalement des chevaux mécaniques ou des coursiers humiliés par des brides sonores, manier des armes plus dangereuses à l'esprit qu'au corps... Oui, des fillettes n'encoureront aucun reproche en habillant, ridiculement, vingt fois par jour, des poupées sans pensées... comme elles !

Mais, tous ceux-là seront punis, en toute justice, d'avoir prématurément « joué aux hommes et aux femmes ». Et nous les verrons, adultes, se ruer aux plaisirs sans art qui désenchanteront leurs âmes à jamais puériles.

Les autres, au contraire, seront récompensés d'avoir fécondé, de bonne heure, leurs fantoches de bois ou de carton des flux de leur vive imagination. Et, celle-ci, bien exercée percera les pauvres mobiles qui sont derrière la plupart des inhumaines actions humaines et inclinera leur précoce philosophie à la pitié envers les pantins douloureux qui sont leurs frères.

Gabriel REUILLARD

### La Vie Syndicale

## De Cluses à Rouen

La semaine dernière, « Un Sans-Patrie » écrivait dans la *Guerre Sociale* : « Traduisez-moi devant un jury ; traduisez Yvetot, Jouhaux, Griffuelhes, d'autres militants que l'on a coutume de considérer comme les « meneurs » du mouvement ouvrier et quelle que soit l'inculpation, si votre procureur général demande notre tête, le jury la lui accordera. » Cette prophétie, le « Sans-Patrie » pouvait la compléter ainsi : « Qu'un patron assassine l'un de ces « meneurs » ou simplement le secrétaire de Syndicat dont l'activité le gêne, ou simplement l'ouvrier syndiqué qu'il emploie, et le même jury acquittera le patron assassin. »

L'éventualité s'est trouvée réalisée déjà. Il ne nous paraît point qu'au verdict de Rouen condamnant à mort un ouvrier pour la raison unique qu'il est le secrétaire de son Syndicat, on ait opposé le verdict de Paris acquittant le représentant d'un patron qui avait froidement, posément, assassiné un ouvrier à coups de revolver. L'affaire date de deux ans à peine. Dans une usine de la banlieue, un pauvre diable d'homme de peine se prend de querelle avec son contremaître. Gros mots, menaces : le contremaître, un robuste gaillard, bondit sur l'ouvrier, le terrasse, et, sans effort, l'immobilise sur le sol. C'est alors que de sa cage vitrée, le caissier-comptable de l'usine sort vivement, s'agenouille au côté de l'homme renversé, désarmé, maintenu, et lui appliquant un revolver sur la tempe, le tue raide avant que le contremaître stupéfié, horrifié, ait pu esquisser un geste.

La Cour d'Assises de la Seine acquitta cet assassin.

Et Cluses ! La sombre et grandiose affaire de Cluses ! Les péripéties de cette tragédie sont encore vivantes dans toutes les mémoires. C'était en 1904, au mois de juillet. Les ouvriers de l'usine Crettiez avaient déclaré la grève pour protester contre le renvoi inexplicable et inexplicable de sept des leurs. Le patron, âpre, brutal, implacable, repoussait toutes les tentatives de conciliation, refusait toute concession. La petite ville était occupée militairement. Vingt-cinq soldats d'infanterie logeaient dans l'usine même. Cinquante autres s'exerçaient sur la route voisine. Un cortège de grévistes vint à passer, cortège pacifique et confiant qui, sur 150 participants, comprenait 60 femmes, enfants et vieillards. Ils chantaient. De la fenêtre de l'usine, les fils Crettiez les guettaient, le fusil au poing. Ils les laissèrent s'approcher à bonne portée et, posément, méthodiquement, visant avec soin, ils tirèrent sur les malheureux. Ils en tuèrent trois, en blessèrent plus de cent. Il fallut que la troupe accourue menacât de ses armes les assassins pour que la fusillade cessât.

Deux heures après, toute la population de la ville, soulevée d'horreur et d'indignation, s'abattait comme une avalanche sur la maison des Crettiez, la saccageait et l'incendiait.

Et le Parquet renvoyait devant les Assises, avec les fusillards, celles de leurs victimes survivantes que l'on accusait d'avoir participé au sac de l'usine. Il faut lire la plaidoirie que M<sup>e</sup> Aristide Briand, avocat des ouvriers, prononça devant la Cour d'Annecy ; il faut voir comment il dégagait l'état d'esprit de l'implacable patron qui jette à la rue son vieux collaborateur, en service à l'usine depuis plus de quinze



ans et s'arroge ensuite le droit de le tuer. « Ah! celui-là — Crettiez père —, disait M. Briand, s'il avait été conduit devant vous, n'aurait pas eu, j'en suis certain, l'attitude effacée et médiocre de ses fils. La cause eût, avec lui, pris toute son ampleur. C'est avec crânerie qu'il eût défendu ses actes. Il aurait dit : « Voilà, en tant que patron, comment je comprends mon droit, et voilà comment je l'interprète. S'il me faut, pour le défendre, recourir au fusil, j'emploie le fusil! Et j'invite tous les patrons en pareil cas à faire comme moi. »

« Je m'élève contre cette doctrine abominable et qui n'est plus de notre temps, poursuivait M. Briand, d'après laquelle le respect de la propriété et de l'ordre devrait toujours être imposé, quelles que soient les circonstances et les cas, même par la force, même dans le sang. »

L'un des Crettiez fut mis en liberté avant le procès; un second fut grâcié aussitôt après; les autres, condamnés à quelques années de prison, bénéficièrent presque immédiatement d'une « mesure de clémence ». Ils avaient fait trois morts et plus de cent blessés. Ils actionnèrent la ville de Cluses en paiement de dommages-intérêts à cause de l'incendie de l'usine et ils gagnèrent leur procès!

Durand, qui n'a tué ni blessé personne, Durand accusé d'un délit de parole dont les débats ont prouvé l'irréalité, est condamné à mort pour avoir présidé un meeting syndicaliste. Les salariés concluent de ces faits qu'en notre République, sous le gouvernement de l'avocat des fusillés de Cluses, passé à l'ennemi, le patron qui assassine ses ouvriers est infiniment moins coupable et infiniment moins puni que l'ouvrier dont le crime est de représenter ses camarades syndiqués.

Et cette conclusion, quoi que l'on fasse, est irréfutable.

L.-M. BONNEFF

## La Vie et les Arts ❖ ❖ ❖ ❖

### Exposition des œuvres acquises par l'Etat (Ecole des Beaux-Arts).

Ah! les chromos qui font la joie des potaches, des garçons coiffeurs, des encadreur et des « connaisseurs » admirateurs de l'immensément long et militaire M. Detaille. Ah! ces panneaux qui rappellent que dans ce même immeuble où ils sont exposés, professent MM. Cormon, Ajalbert and Co, cependant que, remis de son angoissante émotion, le maître Carolus-Duran s'en retourne vers Rome où demeurent Notre Saint Père le Pape et les lauréats du Prix de Rome! Faut-il blâmer les acquisitions du bien intentionné et ignare M. Dujardin-Beaumetz! Non, mieux vaut un Dujardin-Beaumetz qu'un sous-secrétaire ou un directeur des Beaux-Arts, comme nous en eûmes, n'est-ce pas M. Roujon, ô vous qui fréquentâtes chez Mallarmé, étudiâtes l'art impressionniste et déclarâtes un jour, à des amis qui venaient vous demander un local pour une exposition de néo-impressionnistes : « L'art français s'est arrêté avant Manet. »

Car si M. Dujardin-Beaumetz achète de nombreux tableaux aux Lévy-Dhurmer, Dubufe et autres fabricants peu notoires, il entoure Rodin d'une sollicitude un peu béate mais tangible. Et il n'ignore pas l'existence d'un Bourdelle. Ne soyons pas trop mécontents de l'éclectisme officiel de M. le Sous-Secrétaire aux Beaux-Arts.

### Exposition Vladislav Granzow (BERNHEIM jeune et C<sup>ie</sup>, 15, rue Richepanse).

Ce peintre est un décorateur, mais, j'avoue que son art m'a été dès l'abord antipathique. M. Granzow possède à coup sûr la science du dessin; toutefois l'étrange et l'extatique de son œuvre ne m'emballent pas. M. Granzow se plaît à travailler en marge de la vie. C'est son droit.

### Exposition de Dessins de Marie Baudet (Galeries de l'Art Contemporain).

Madame Marie Baudet qui nous avait déjà montré des dessins de gueux au « Salon de l'Union Internationale des Beaux-Arts et des Lettres » expose de nouvelles séries de gueux, lesquelles affirment un dessin assez net, une vision assez personnelle, mais par contre un manque presque complet de fermeté.

Ces dessins nous sont présentés par M. Jean Richepin, de l'Académie Française, en une préface terne lamentablement.

### Exposition de peintures de Augustin Carrera (DRUET, 20, rue Royale).

Des couleurs gaies, prestigieuses; un lyrisme un peu factice; de la fougue, de la furia — tel se définit le talent de M. Carrera. M. Roger Marx dans sa brève préface évoque l'art de Mme de Noailles. Il est très vrai que la poésie de cette dernière et la peinture du premier ont maintes affinités. M. Carrera pourra-t-il jamais se corriger de sa trop abondante habileté?

Un critique, M. Salmon, dans *Paris-Journal*, ose dire que ce n'est plus du méridionalisme, que c'est de l'américanisme. Et, ajoute-t-il : « Carrera peint comme Walt Whitman versifiait, sans mesure ». C'est ne pas connaître l'art de Walt Whitman que d'affirmer un peu à la légère pareille chose; Walt Whitman n'a jamais versifié, et je ne vois pas comment on peut comparer — et dans un sens péjoratif, — M. Carrera à Walt Whitman. Si je voulais être sévère pour M. Carrera, je dirais plutôt qu'il fait songer parfois à l'art du « noble Charles Morice »!

### Exposition Chamailard (BERNHEIM jeune et Cie, 15, rue Richepanse)

Au rebours de l'art de M. Carrera, l'art de M. Chamailard est fait de mesure, d'extrême sagesse. Il a étudié les impressionnistes et en a tiré un honnête profit, — un peu comme certains jeunes poètes ont pris l'art de leurs aînés en le débarrassant des obscurités trop lourdes.

Quant aux meubles et objets d'art décoratifs en bois sculpté et coloré, ils sont curieux, sans plus.

### Collection de M. Albert Bernier et tableaux appartenant à divers amateurs.

Je signale simplement la vente très importante de tableaux de Bonnard, Carrière, Cros, Maurice Denis, Diriks, Dufrénoy, Gauguin, Goya, Charles Guérin, Manet, Lebasque, Pissaro, Renoir, etc., qui a eu lieu le 23 novembre dernier, à l'Hôtel Drouot.

### Exposition Albert Maignan (Ch. BRUNNER, rue Royale).

Un amas de quelconques banalités.

### Exposition C.-W. Stetson et Louis Ridet (GEORGES PETIT, 8, rue de Sèze).

M. Stetson plaira aux admirateurs de M. Caro-Delvaile et aux acheteurs des gravures affichées à l'étalage des encadreur.

Quant à M. Ridet... Bah! n'en parlons pas, je ne suis pas « critique d'art »!

### Société des Peintres-Graveurs français (DEVAMBEZ, 43, boulevard Malesherbes).

Lepère, Bernard Naudin, Colin sont présents avec quelques eaux-fortes et pointe-sèches curieuses, encore qu'assez peu représentatives. Des autres exposants, le catalogue par sa très objective éloquence, en parle plus précisément que je ne pourrais le faire.

Henri GUILBEAUX



## DES LIVRES

**La Merveilleuse Aventure**, par CYRIL-BERGER (Ollendorff).

Dans le décor de l'avenir, imaginé par Wells, et que MM. Cyril-Berger ont agrémenté d'attractions nouvelles, dans la Ville-Monstre, amas de gratte-ciel et de merveilles mécaniques, toute la puissance d'argent est tombée entre les mains de quelques centaines de Trusters qui commandent à des millions d'esclaves. Ces Trusters vivent dans la corruption et le luxe amollissant. Pour maintenir le peuple sous leur domination, ils ont retrouvé le secret byzantin de l'amuser. La boxe, sport national, est leur moyen de gouvernement, et l'annonce d'un match entre des nègres animalisés et entraînés pour le combat, les *Polycafres*, fait taire la voix des agitateurs.

Sur ce thème se déroule un roman sportif, palpitant d'intérêt, qui remet en mémoire, en les transposant dans ce monde scientifico-merveilleux dont le lecteur moderne est de plus en plus curieux, les luttes des factions byzantines. A la fin, le peuple rompt ses entraves et massacre les Trusters.

MM. Cyril-Berger ont emprunté ouvertement à Wells, pour encadrer leur intrigue, ses visions anticipées, mais leur imagination latine a magnifié l'avenir que l'écrivain anglo-saxon avait rêvé mécanique et sans beauté. L'ensemble fait un livre captivant dont on ne se réveille qu'avec peine.

**Les Bêtes**, par Urbain GOHIER (Messein). — M. Urbain Gohier poursuit la publication des articles qu'il consacra, dans le *Soleil*, l'*Aurore*, le *Matin* et l'*Intransigeant*, à « nos victimes ». Après la femme et l'enfant il défend les bêtes, les pauvres chevaux parisiens, les chiens perdus, les taureaux et les coqs de combat, les pinsons auxquels les brutes du Nord crèvent les yeux, les animaux méchamment torturés par les vivisecteurs. C'est un magnifique plaidoyer qui vaut d'être entendu, et surtout une bonne œuvre.

**Les Poètes humoristes** (Michaud). — Cette anthologie des poèmes humoristiques du XIII<sup>e</sup> siècle à nos jours fait honneur au goût de M. Georges Normandy qui en a choisi les morceaux. Sept siècles de rire, dans un petit livre de cent quarante pages.

**Matines**, poèmes, par CHARLES DE SAINT-CYR (Maïcel Rivière). — Cet ouvrage s'ouvre par un copieux essai sur l'*intensisme*, un mot bien mal construit qui ferait grimacer des linguistes. Mais qu'importe ! Les poètes *intensistes* sont ceux que nous aimons, ceux qui ont le plus abhorré le factice, le convenu, la rhétorique : Baudelaire, Verlaine, Henri de Régnier, Francis Jammes, Mme de Noailles... et d'autres. M. Charles de Saint-Cyr prend place à côté d'eux, et je dois dire que ses prétentions sont justifiées, car M. Charles de Saint-Cyr est un très beau poète. Je regrette de ne pouvoir analyser ici son talent intense et profond, mais je relirai souvent son livre, aux heures grises, et je le classerai parmi ceux que j'aime.

**Des Mots, des Mots, des Vols, du Sang**, satire politique, par FRANÇOIS EUGÈNE (La Coopération du Livre). — Un peu plus de clarté ne messierait point à cette plaquette de vers, où l'on trouve tout au moins de la métrique et de l'abondance.

**L'Art et le Peuple**, conférence, par CHARLES HOTZ (Marseille, édition de la Société « Arts et Excursions »). — Bravo, M. Hotz ; c'est une belle œuvre d'enseigner le peuple, de lui dire que tout art vient de lui, et de lui donner le mépris des faux dieux !

Octave BELIARD.

## LES THÉÂTRES

**La Femme et le Pantin — Les Bleus de l'Amour  
Les Affranchis**

On se demande pourquoi M. Pierre Louys, écrivain rare et précieux, a autorisé M. Pierre Frondaie à « mettre en pièces » — c'est le mot — son roman subtil et délicat de la *Femme et le Pantin* ? Moins que toute autre, cette œuvre ne se prêtait à la scène, et si ce fut, au point de vue littéraire et dramatique, un notable insuccès, M. Pierre Louys en a sa large part de responsabilité.

La mise en scène bruyante, vivante et colorée, ne suffit pas à faire pardonner le vide scénique de ces cinq tableaux, et leur agaçante niaiserie. Tolérable dans le roman qui, pas à pas, en souligne l'étrange et l'inexpliqué, le caractère de Concha Perez apparaît dans la pièce comme franchement insupportable. Et pour le reste, ce n'était pas la peine de nous donner une réédition de la *Maison de Danses* ! Regina Badet joue de façon fort intéressante son rôle abracadabrante. Mais elle s'est trop imprégnée de la « Carmen » d'opéra-comique, purement conventionnelle et qui n'a aucun rapport avec la véritable « Andalouse au sein bruni ».

Au troisième acte, Regina Badet se met toute nue — ou presque. C'est un chapitre nouveau de l'histoire, un peu judiciaire, du « Nu esthétique ». Ce n'est pas laid et ça a, naturellement, un gros succès. Mais quel rapport ça a-t-il avec l'art dramatique ? Salomé déborde fâcheusement sur le théâtre contemporain...

A l'Athénée, et pour succéder au ridicule *Petit Dieu*, M. Deval a monté les *Bleus de l'Amour*, de Romain Coolus. Mauvais titre, mais charmant vaudeville, d'excellente tenue, amusant sans vulgarité, très habile, invraisemblable dans la vie, sans valeur d'étude ou de dessin, mais léger et fin, et sans prétention. On ne saurait regretter que M. Coolus fit bon marché des dispositions qu'il a pour la comédie de caractère et de sentiment, si l'abandon qu'il en fait l'amène à rénover la comédie légère, tombée dans la sottise et la pornographie.

Lugné-Poë et Suzanne Desprès et de Max ont triomphé, à l'Œuvre, dans le *Rêve de Kesa*, un remarquable petit drame japonais, plein de couleur, simple et poignant, et cette admirable *Elektra* d'Hofmannstahl. Voilà un beau, un vrai spectacle d'art. La chose n'est pas commune.

Mettant à exécution sa généreuse promesse de jouer des jeunes et des inconnus, M. Antoine a inauguré la série de ses matinées par les *Affranchis* de Mme Lenéru, pièce anti-nitzschéenne, à laquelle le public a ostensiblement et légitimement baillé, mais à laquelle la presse, quasi-unanime, a fait un énorme succès. Nous serons, cette fois-ci, du côté du public. Rien de moins « théâtre » que ce long exposé de doctrines par des personnages sans vie personnelle, auxquels on ne peut ni on ne désire s'attacher. Aucune force de démonstration : la religieuse l'emporte rien que parce qu'elle se montre autoritaire et dure. Au surplus, ces « Affranchis », si facilement vaincus par une cornette, ne sont pas des affranchis : ce sont des bavards qui parlent d'affranchissement. Mme Lenéru, auteur essentiellement sympathique, et qu'il nous plairait de voir réussir, a d'autres pièces toutes prêtes : réservons pour elles notre enthousiasme.

Gros succès au Gymnase pour la *Fugitive* de M. Picard : c'est la première bonne pièce de la saison. Nous y reviendrons.

\*\*\*\*\*

**PORTRAITS D'HIER**

Dans tous les kiosques réclamer

== **Leconte de Lisle** ==

Par Gaston SAUVEBOIS

PRIX DU NUMÉRO : 30 Centimes



# L'AVENTURIER

Roman de sac et de corde

(Suite) N° 4

Tous les politichinelles sont à leurs bancs.

Les tribunes sont bondées. Parmi les costumes sombres des hommes, les toilettes féminines piquent des notes claires. Dans une tribune, celle de la presse, on se montre du doigt le profil de punaise du larbin Henry Lorenger, valet de plume au service d'Arsène qui lui fait rincer ses cuvettes.

Les huissiers sont débordés.

C'est que l'on va assister à une séance peu banale. On raconte que les élus socialistes, le groupe des unifiés, les anciens camarades d'Arsène ont résolu d'exprimer bruyamment leur indignation. La curiosité est excitée et déjà l'on imagine le spectacle des poings levés, des mains tendues; on entend les vociférations, les cris de rage, le déchaînement de fureur contre le Renégat triomphant.

Cependant, Son Insolence Arsène Lupiot vient de gravir lentement, le dos voûté, les épaules remontées, les gradins qui mènent à la tribune.

Un silence angoissant plane sur l'assemblée.

On sent qu'il va se jouer là une partie décisive.

Les interpellations se succèdent depuis quatre jours sans discontinuer, plus agressives, plus violentes les unes que les autres.

Les socialistes ont quelques raisons de se mettre en colère et, pour une fois, d'essayer de l'obstruction violente.

En quelques mois de pouvoir, Arsène, trop désireux de faire oublier ses origines anarchistes, a su combler la mesure.

Dès ses débuts dans la carrière de ministre, le Traître s'est signalé comme un briseur de grèves de premier ordre.

Pour triompher des prolétaires, il ne recule, d'ailleurs, devant aucun moyen. Les scrupules n'embarrassent pas le drôle et tous les procédés lui sont bons.

Après avoir vécu, durant des années, parmi les ouvriers, au milieu des révolutionnaires, qu'il abusait, il connaît tous leurs secrets, toutes leurs faiblesses, tous leurs plans. Il sait comment on doit s'y prendre pour les rouler et, tantôt par la manière forte, tantôt par la ruse, l'astucieux bandit se prépare d'éclatants triomphes.

Dans la voie du mensonge et de la trahison, il est allé aussi loin qu'il est possible d'aller.

On l'avait vu autrefois, dans le département de la Haute-Yonne, prendre énergiquement la défense d'un professeur antimilitariste, poursuivi en cour d'assises, et par trois fois, au grand scandale de la bourgeoisie républicaine, le faire acquitter par les jurés.

Aujourd'hui, il n'hésite pas à faire condamner ce même professeur par ses magistrats à tout faire et des jurés soigneusement stylés. Avec lui, il fait jeter dans les geoles de la République tous les militants qui se réclament de ses anciennes théories, tous les disciples qu'il a pu former, en France, pendant des années d'inlassable propagande.

Et c'est un spectacle des plus répugnants, des plus déprimants, que de voir ce bandit de politique maître du Pouvoir pendant que ses dupes et ses victimes garnissent les prisons.

Le Pouvoir ! Ah ! Le libidineux et sadique personnage, qui opérait jadis dans les vertes prairies de Saint-Nazaire, sous le regard narquois du soleil voilé dans un ciel pourpre de honte, sait en profiter largement.

Jusqu'ici, il a vécu surtout des cartes et des femmes, traînant parmi les jupes sales de basses prostituées, dans des relents de cuvettes et des nuages de poudre de riz.

Ministre et Président du Conseil, il continue. Il s'adresse simplement à une clientèle de meilleur ton et donne dans les hétaires de marque. On chuchote, dans les antichambres

ministérielles, mille histoires scandaleuses. Certains jours, l'Excellence montre à ses familiers, un visage sordide, aux traits fripés, aux yeux gonflés, qui dit clairement les crapuleuses orgies auxquelles elle se complait.

Cela, chacun le sait, dans son entourage, au Parlement et dans la Presse. Mais nul n'ose le dire. Le Parlement est domestiqué. La Presse est achetée.



Et voici que tout à coup, dans son impudence, Arsène Lupiot, oubliant toute prudence, vient de commettre un de ces actes irréfléchis qui coûtent la vie à un ministre

Les ouvriers du Bâtiment étaient en grève depuis plusieurs semaines. Ils ont voulu essayer d'une démonstration publique. Aussitôt le ministre républicain a inondé Paris de soldats. Des mesures énergiques ont été prises. Et l'évènement fatal s'est produit. Il y a eu rencontre entre les ouvriers en grève et les ouvriers en uniforme. Sur la place de la République, quinze morts, dont deux femmes et un enfant de onze ans, et une soixantaine de blessés témoignent à jamais du courage et de l'énergie du Président du Conseil.

Cet assassinat s'est accompli, dans l'après-midi, vers les deux heures. Aussitôt les mouches du Parlement se sont rassemblées. Une colère énorme a soulevé Paris. La grève générale vient d'être décrétée par les dirigeants de la C. G. T. On sent que l'heure est grave et qu'on se trouve à la veille d'incidents redoutables. Des forces considérables de police sont massées place de la Concorde, autour du Palais-Bourbeux. Sur les quais, boulevard Saint-Germain, rue de Rivoli, Cours-la-Reine, il y a des soldats. Rue Royale et jusqu'à la Madeleine, des soldats aussi. Sur les grands boulevards, des soldats encore. Partout, sur toutes les places, dans toutes les rues du Paris central, des soldats, des soldats...

Une anxiété plane sur les esprits. L'air est trouble. Il y a du rouge dans le ciel boueux où galopent d'épais nuages, messagers des prochaines tempêtes.

A peine le Président est-il parvenu à la tribune qu'un orage formidable éclate. Les cris et les injures se succèdent pendant que les pupitres claquent dans un chahut infernal. Les poings sont levés et tendus vers la face blême du Renégat. On entend, dans le bruit, tonner des : Bandit ! Crapule ! Traître ! Vendu ! Mais le cri qui domine, celui que toute l'Extrême-Gauche hurle et reprend en cadence, c'est : Assassin ! Assassin !

(A suivre.)

Victor MERIC



# LES HOMMES DU JOUR

préparent un **Superbe Numéro de Noël**  
hors série, en COULEURS, que tous nos LECTEURS voudront posséder.

DESSINS DE

**A. DELANNOY**  
**HERMANN-PAUL**  
**POULBOT**  
**ROUBILLE**

TEXTE DE

**MARGUERITE AUDOUX,**  
**OCTAVE BÉLIARD, HENRI GUILBEAUX,**  
**CHARLES-LOUIS PHILIPPE,**  
**VICTOR MÉRIC, LOUIS NAZZI,**  
**JEHAN RICTUS,**  
**VICTOR SNELL, LÉON WERTH,**  
**ÉMILE VERHAEREN,**  
**WALT WITHMANN**

(Traduction de Léon BAZALGETTE).

Le Numéro 50 cent. sera en vente partout.

Les Hommes du Jour publieront six numéros par an, hors série, en couleurs dus au crayon des meilleurs dessinateurs. Ces numéros seront vendus 0<sup>fr</sup>.50.

Les Abonnés pour 1911 recevront ces Numéros hors série **GRATUITEMENT**

Ils recevront en outre, gratuitement, tous les numéros parus depuis la transformation (29 octobre) jusqu'à fin décembre 1910 et un Portrait d'ANATOLE FRANCE, sur hollande, par A. DELANNOY. (Joindre 0 fr. 25 pour le port des primes).

**ABONNEZ-VOUS POUR 1911**  
6 fr. 25 avec Prime.

BULLETIN D'ABONNEMENT :

Le soussigné déclare s'abonner aux Hommes du Jour pour l'année 1911. Il recevra gratuitement, outre les numéros parus en 1910, depuis le 29 Octobre, un Portrait d'Anatole France, sur hollande. Et-inclus 6 fr. 25, montant de l'abonnement pour 1911 et le port de la prime.

Nom .....  
Profession .....  
Ville .....  
Département .....  
SIGNATURE

Détacher ou recopier ce bulletin et l'envoyer à  
Henri FABRE, 20, Rue du Louvre, Paris.

Lucien DESCAVES

## Sous-Off's

1 volume illustré, 0 fr. 95 ; franco, 1 fr. 15

Nous recommandons, vivement, à nos lectrices

**LIBER**

**TAILLEUR POUR DAMES**

116, Rue Montmartre - PARIS

Ancien Coupeur des grandes maisons de couture, qui leur livrera, pour 85 francs, un costume sur mesure, drap français ou anglais, doublé soie, travail soigné.

Façon depuis 45 fr.

Transformations de Fourrures — Modèles

## LE VIN CHER LA FRAUDE RECOMMENCE

Aussi, engageons-nous nos lecteurs à commander tous les vins dont ils ont besoin à nos amis coopérateurs de

**LA LIBÉRATRICE**  
de BESSAN

ENTREPOT : 63 à 69, RUE DORIA

à CHARENTON (Magasins généraux)  
SEINE

Se recommander des HOMMES DU JOUR.

## LES MAITRES DU MONDE

Par Max. GORKI

1 plaquette, 1 franc ; franco, 1 fr. 15

## La Vie Tragique des Travailleurs

Par Léon et Maurice BONNEFF

1 volume in-18, 3 fr. ; franco, 3 fr. 25

## 20 Mois de Crédit

A TOUS

**FABRIQUE DE MEUBLES  
DE TOUS STYLES . . .**

GRAND CHOIX DE

**Salles à manger**  
**Chambres à coucher**  
**Salons - Bureaux**  
**Bibliothèques**  
**Cabinets de travail**  
**Literie**  
**Ameublement, etc.**

**Fabrication supérieure  
absolument garantie**

Nos lecteurs de Paris et de la banlieue seront visités, sur leur demande, par un représentant. — Ceux de provinces sont priés de spécifier les meubles qu'ils désirent, des photographies, avec le prix de chaque article, leur seront envoyées.

Le montant total de l'achat est payable en 20 traites mensuelles à dater du mois de la livraison.

Adresser la correspondance à  
l'Administrateur des Hommes du Jour  
20, rue du Louvre - PARIS

Octave MIRBEAU

## L'Abbé Jules

1 volume illustré, 0 fr. 95 ; franco, 1 fr. 15

Émile ZOLA

## LE RÊVE

1 volume illustré, 0 fr. 95 ; franco, 1 fr. 15

Vient de Paraître Un Livre indispensable

## L'Éducation Sexuelle

Les Raisons Morales et Sociales du Néo-Malthusianisme

ANATOMIE - PHYSIOLOGIE

Procréation aveugle, Procréation consciente, Moyens scientifiques pratiques, par Jean MARESTAN.

APPRECIATIONS DE LA PRESSE :

Les Nouvelles :

Voici un livre courageux et beau où M. Marestan élucide avec une clarté impitoyable, les raisons actuelles, morales et sociales, du néo-malthusianisme. Sur ce sujet scabreux, où tant de faux moralistes s'évertuent chaque jour à développer des fausses, l'auteur a le courage de dire — et de dire bien — ce que chacun pense, ce que chacun devrait penser. A l'heure où le pseudo-danger de la dépopulation affole les principaux écrivains jusqu'à leur faire renier les plus élémentaires principes d'humanité, à l'heure où les maîtres de l'obstétrique, suivant le mouvement de fausse sensibilité et d'humanitarisme à rebours, n'hésitent pas à sacrifier la vie d'une femme adulte pour sauver un fœtus problématique, il est beau d'oser proclamer la liberté absolue de l'individu en matière sexuelle. Il est beau surtout de donner pratiquement à la masse des lectrices le moyen de réaliser le principe d'une humanité plus large que l'hypocrisie de nos mœurs ne permet pas d'afficher publiquement.

Le Journal (PAUL REBOUX) :

Il est très rare qu'un ouvrage sur l'éducation sexuelle soit exempt d'hypocrisie. Celui de M. Marestan n'en comporte aucune. Si l'on est d'avis que les jeunes gens et les jeunes filles doivent être éclairés sur les rapports conjugaux, sur la prophylaxie des maladies vénériennes, sur les moyens pratiques d'éviter l'angoisse d'une maternité involontaire, on peut leur confier ce livre. Il leur enseignera de bonne heure et scientifiquement, ce que tous les écrivains civilisés, en dépit des belles théories, s'efforcent de découvrir par des tentatives empiriques et hasardeuses.

Un beau volume, 250 pages, soigneusement édité, avec de nombreux dessins dans le texte.  
Prix : 2 fr. 50 ; 2 fr. 85 franco recommandé.

Toutes les demandes doivent être adressées à  
Henri FABRE et C<sup>o</sup>, 20, rue du Louvre, Paris

Le Gérant : Ernest REYNAUD.

IMPRIMERIE COOPÉRATIVE OUVRIÈRE  
26, Rue Hermand-Daix  
Villeneuve-Saint-Georges

Tél. 32.